

1

Une âme de vagabond

Ce matin-là, quand Rosa Kolesnikova se réveilla, elle réalisa d'abord qu'elle était dans le train, puis elle reconnut les trois sœurs Noureev assises sur la banquette d'en face. Razida, la benjamine, pleurnichait et Rosa, sa grande sœur de huit ans, tentait de la consoler. Rosa Kolesnikova vit que son amie Lilia, qui avait six ans comme elle, s'était approprié son jouet, ce qui la contraria. Leur mère avait disparu. Il se passait sûrement quelque chose. Dans le couloir, des gens allaient, venaient, s'agitaient en parlant, mais personne ne disait ce qu'il se passait. C'est alors qu'elle découvrit des draps tendus à la porte du compartiment voisin, celui des Noureev ; des médecins en blouse blanche entraient et sortaient. TyoTya – Farida – serait-elle malade ? Au cours de la matinée, avec d'autres enfants, Rosa Kolesnikova tenta en s'excusant de se faufiler pour apercevoir quelque chose par l'entrebâillement des draps, mais sa mère les interpella pour détourner leur curiosité : « Regardez ! Le lac Baïkal ! Le lac Baïkal ! Regardez comme c'est beau ! »

Comme un océan de glace dans le soleil de ce matin clair et froid, le lac semblait se confondre avec les crêtes blanches des monts Khamar-Daban qui se profilaient dans le lointain. La majeure partie de la journée, le train longea la rive sud-ouest, au pied des falaises abruptes et des bois escarpés offrant d'éblouissantes vues sur le lac Baïkal qui surgissait à chaque sortie de tunnel. Le lac fut un émerveillement pour les enfants. On leur avait raconté la légende du Vieil Homme Baïkal qui, pour se venger de sa fille qui s'enfuyait, avait jeté sur elle un énorme rocher ; son étendue leur coupa le souffle. Dans la soirée pourtant, la fascination avait disparu et tout le monde fut soulagé d'arriver enfin à Oulan-Oude, la ville de Bouriatie où le train devait faire une halte de quelques heures.

Presque tous les voyageurs allèrent en ville faire des achats sous les arcades commerçantes et dans la rue principale, Leninskaya Ulitsa, bordée de peupliers. À leur retour, les enfants virent deux femmes s'avancer vers eux en portant une grande boîte. Elles leur proposèrent de regarder ce qu'elle contenait. Ils y découvrirent un minuscule bébé emmailloté. «Nous l'avons acheté à Oulan-Oude, dirent-elles en riant. C'est un petit frère tatar pour les sœurs Noureev!» Rosa Kolesnikova n'en crut pas un mot. Comment un enfant tatar aurait-il pu être mis en vente dans cet endroit grouillant de gens aux visages si étranges avec leurs grands fronts et leurs yeux bridés? D'autant que, dans le train, elle avait entendu les adultes parler d'un nouveau-né. Elle aussi avait un petit frère de six mois, ce qui ne l'empêchait pas d'envier les sœurs Noureev. Elle était terriblement excitée. «Nous étions tous en extase, et dans le wagon régnait une grande joie. On avait le sentiment d'être en vacances. Tout le monde participait à la fête.»

La nouvelle de l'événement eut vite fait de se répandre. Jusqu'au soir, tous les occupants du train défilèrent dans le wagon pour voir le nouveau-né: le premier public de Rudolf Noureev en quelque sorte. Sa naissance, dira-t-il plus tard, fut l'épisode le plus romantique et le symbole de toute sa vie: apatride et nomade. Cette vie le conduira inlassablement d'un endroit à un autre, guidé par son «âme de vagabond». Pour Rosa, sa sœur aînée, il ne fut jamais Rudolf, pas même «Rudik», son petit nom, mais «*Malchik kotorii rodilsai v poezde*», prononcé d'un seul trait: «Le garçon-qui-est-né-dans-un-train».

Lorsque les familles de soldats avaient reçu l'ordre de partir, Farida Noureeva savait qu'elle prenait des risques en entreprenant ce voyage au terme de sa grossesse, mais on ne lui avait pas laissé le choix. Durant ces deux derniers mois, avec Ekaterina, la mère de Rosa, elle s'était rendue régulièrement auprès des autorités pour savoir quand elles pourraient rejoindre leurs maris engagés dans la Division extrême-orientale de l'Armée rouge. Un jour de mars 1938 enfin, les épouses avaient été informées qu'un convoi militaire partirait le soir même.

Les enfants dormaient lorsque les camions arrivèrent. Après les avoir réveillés et enveloppés dans des couvertures, Farida quitta les baraquements d'Alkino qui les avaient abrités durant ces neuf derniers mois pour se rendre à la gare d'Oufa, située

à quarante-cinq kilomètres, où le train les attendait. Il y avait deux wagons mitoyens réservés aux femmes et aux enfants et un wagon pour les bagages. Les compartiments ouvraient directement sur le couloir: aucune porte ne protégeait l'intimité des occupants mais ils étaient propres et relativement confortables. De l'autre côté du couloir, une rangée de couchettes inoccupées fut immédiatement convertie en aire de jeux par les enfants. «C'était la belle vie! Il y avait une telle ambiance d'aventure et de surexcitation!» La plupart des épouses étaient jeunes, se connaissaient déjà et toutes étaient enchantées d'aller retrouver leurs maris dont elles étaient séparées depuis de longs mois. Elles se montrèrent prévenantes et agréables envers Farida, veillant à ce qu'elle ne manquât de rien. Chaque jour, l'un des deux médecins du convoi venait l'examiner.

Le train avançait à différentes allures: tantôt il filait dans un vacarme assourdissant, tantôt il s'arrêtait des heures, attendant d'être accroché à une autre locomotive. Dans les gares, on trouvait généralement un groupe de *babouchki* qui vendaient des marchandises empilées: oignons de printemps, concombres en saumure, lait caillé, poisson fumé... que les femmes achetaient rarement, car les soldats chargés de les assister avaient emporté des provisions ainsi que de l'eau chaude pour le thé et la toilette. Les enfants auraient bien aimé descendre pour courir le long du quai, mais leurs mères s'y étaient opposées, ne sachant pas quand le train allait repartir. Après deux semaines de voyage, tout le monde était pressé d'arriver. «Est-ce que l'Extrême-Orient est encore loin?» était la litanie reprise par tous les enfants. «C'est pourquoi le jour de la naissance du petit garçon resta dans toutes les mémoires. Étant donné la monotonie, l'attente et l'ennui, il était impossible d'oublier pareil événement!»

Rudolf Noureev *sortit du ventre maternel* alors que le train roulait le long du lac Baïkal le 17 mars 1938 vers midi. Farida était euphorique. Non seulement son bébé était en bonne santé, mais elle avait enfin le fils que son mari espérait depuis si longtemps. Lorsque le train s'arrêta à Oulan-Oude, elle demanda à l'une des femmes d'accompagner son aînée – petite fille grave et responsable – afin d'expédier un télégramme à son mari Hamet, pour lui annoncer la nouvelle. Toutefois, Farida craignait qu'il ne la croie pas, car pour la naissance de sa deuxième fille Lilia, elle lui avait annoncé qu'elle avait accouché d'un garçon. «Elle avait menti, elle

voulait tant lui faire plaisir!», écrivit Rudolf dans son autobiographie. Il est bien plus vraisemblable cependant, Hamet étant retenu éloigné pendant de longues périodes, qu'elle ait utilisé ce subterfuge pour l'inciter à revenir. Si tel fut le cas, cela réussit. «Fou de joie, papa revint en permission dès qu'il le put pour découvrir que "son garçon" était en réalité une fille, Lilia. Il fut interloqué et profondément malheureux.»

Cela faisait neuf ans en 1938 que Farida était mariée avec Hamet, mais ils étaient souvent séparés. Quand dans les années 1920 ils s'étaient rencontrés à Kazan, il étudiait encore la philologie tatare et la «nouvelle idéologie communiste» à l'académie locale. Il n'était pas encore l'officier rigide qu'il deviendra plus tard, mais au contraire un jeune homme jovial, plein d'ambition et d'idéaux. Un portrait d'Hamet à vingt-cinq ans, vêtu d'un pantalon à rayures, d'une chemise à col dur et d'un nœud papillon, le montre assis à une table de café, auprès d'un jeune homme aussi beau que lui, cigarette à la main; on dirait une paire de «flâneurs¹» parisiens. De deux ans plus jeune qu'Hamet, la silhouette élancée, Farida était elle aussi extrêmement séduisante avec ses yeux ronds de couleur sombre et ses longs cheveux noirs et lisses que séparait une raie au milieu. Elle avait un discret sens de l'humour, qui perçait derrière un sourire à peine esquissé, mais elle riait rarement. «Ça lui venait de l'intérieur, comme dans un tableau de Rembrandt.» Bien que n'étant pas instruite, elle était intelligente, confiante en elle et fière, comme Hamet, et tous deux donnaient à leurs proches le sentiment qu'ils se considéraient sensiblement au-dessus du lot.

Pour se faire la cour, le couple ne pouvait trouver ville plus romantique que Kazan, avec ses arcades élégantes, ses parcs et son horizon de minarets. Dans les jardins Liadskoï se trouvaient un théâtre en plein air, un kiosque à musique entouré de chaises, une belle fontaine encadrée par des bouleaux et, sur la colline, un kremlin de pierres blanches d'où l'on pouvait voir passer en contrebas les bateaux naviguant sur le fleuve Kazanka. Ils eurent toujours de la nostalgie pour leur ville et, des années plus tard, ils chantaient encore ensemble des duos kazakhs comme «La Tour de Kazan», une ballade plaintive sur cette reine tatare qui préféra se jeter dans le vide plutôt que de quitter sa ville natale. Avant la révolution, Kazan comptait quatre-vingt-onze lieux de culte,

1. Expression de Rudolf. (*NdT*)

monastères, mosquées et cathédrales, mais en 1928, lorsque Farida et Hamet y vivaient, nombre d'entre eux avaient été démolis par les bolcheviks ou avaient été transformés en bâtiments administratifs et en entrepôts. Bien qu'élevés dans la religion musulmane – le père d'Hamet était mollah –, tous deux étaient devenus membres du Parti, profondément désireux d'échanger leurs croyances religieuses contre la foi dans le régime communiste. Pour eux, disait Rudolf, la révolution était un « miracle » ouvrant la voie à l'éducation pour eux-mêmes et à l'université pour leurs enfants, opportunité inenvisageable jusqu'alors pour les familles paysannes.

Tugulbay, où naquit Farida en 1905, était un village tatar important et relativement riche, situé près de Kazan. La plupart des familles possédaient une vache, mais la famille Agilivulyevni était pauvre. Elle comprenait quatre filles et un seul garçon pour travailler la terre. Le frère de Farida, Valiula, avait quinze ans de plus qu'elle et lorsque leurs parents moururent dans une épidémie de typhus, il emmena Farida et ses trois sœurs – Gafia, Gandalip et Sharida – vivre en ville avec sa propre famille. La seconde femme de Valiula, bien plus jeune que son époux, irritée par l'arrivée soudaine de quatre filles, les chargea des corvées domestiques. Lui, en revanche, se montra gentil et attentionné envers elles et fit tout ce qu'il put pour les rendre heureuses. Comme il possédait un phonographe, il les encouragea à chanter et à danser, et les envoya à l'école. Farida y reçut une instruction élémentaire. Elle apprit à lire et à écrire en arabe (et non en russe), et quitta l'école sans qualification particulière. Elle travailla d'abord pour sa belle-sœur en tant que nourrice, sans pouvoir éviter nombre de conflits entre elles. Puis dans les années 1920, période de la Nouvelle Politique économique (NPE) qui encourageait l'entreprise privée, Valiula ouvrit une boulangerie-restaurant près des jardins Kirov où toutes ses sœurs furent employées. Elles adoraient y être : cela voulait dire qu'elles n'auraient plus jamais faim. Parfois la famille était si nombreuse autour des tables qu'il ne restait plus de place pour les clients. Farida devint une excellente cuisinière, apprit à faire des *kabartmi*¹ et devint experte en *pelmeni*, sorte de boulettes, qui devinrent sa spécialité. Aux dires de sa famille, « elle savait comment attirer les clients séduisants ». Elle se tenait à la porte du restaurant et chantait aux passants

1. Gâteaux frits de forme ronde à base de pâte salée. (NdT)

les noms des spécialités de la maison. Il est fort possible que l'un d'eux ait été Hamet Noureev, alors âgé de vingt-cinq ans et qui déclara un jour «être tombé amoureux de Farida à cause de son doux regard et de sa belle voix».

Dans son village bachkir d'Asanova, Hamet était connu sous le nom de Nouriakhamet Nouriakhametovitch, fils de Nouriakhamet Faslievitch Fasliev. Lorsqu'il quitta son village pour la ville, il choisit le diminutif d'«Hamet» combinant son patronyme et son surnom, «pour être différent». Enfants, son frère Nourislam et lui avaient fréquenté jusqu'en 1917 la madrasa¹ locale. Après que les bolcheviks eurent ordonné sa fermeture, Hamet, qui avait quatorze ans, dut fréquenter l'école du village les quatre années suivantes. Son père, qui n'était plus autorisé à pratiquer son culte, dut travailler dans les champs. Les gens du pays continuèrent cependant de le considérer comme leur «mollah»: presque tous observaient les coutumes et les traditions musulmanes.

Les Fasliev vivaient à l'orée du village, dans la plus grande habitation d'Asanova, une longue et étroite isba en bois, avec leurs trois garçons et leurs trois filles, Saima, Fatima et Jamila. Ils y menaient une existence confortable: ils possédaient du bétail dans les étables et cultivaient des légumes dans la cour arrière. De l'autre côté du chemin de terre coulait la rivière Karmazan où, pendant l'été, les enfants passaient la plus grande partie de leur temps libre à nager ou à pêcher dans le méandre où l'eau était profonde et claire. Ils y patinaient lorsqu'en hiver la glace la recouvrait. Durant ces longues soirées d'hiver, la famille se réunissait pour faire de la musique, chanter des chants folkloriques et danser au son de l'accordéon ou de l'harmonica d'Hamet. Parfois, lorsque le temps le permettait, ce dernier s'installait sur un banc à l'extérieur de la maison et jouait pour les enfants du quartier qui, assis en tailleur, l'écoutaient ou dansaient autour de lui.

La famille Fasliev, l'une des plus instruites du village, contrastait avec ses voisins, illettrés pour la plupart. Les frères et sœurs étaient incités à travailler dur, c'était l'obsession d'Hamet. «Étudier était sa passion.» En 1921, lorsque la famine commença, l'école fut fermée et l'unique priorité devint la quête de nourriture. Le village d'Asanova connut alors un fort taux de mortalité. Certains villageois furent contraints de se nourrir de *libeda*, une sorte de gruau à base

1. École coranique. (Ndt)

d'herbe. Hamet n'eut pas d'autre choix que de rejoindre les travailleurs des champs en attendant que la situation s'améliorât. En 1925, il fut engagé comme *isbach*, responsable du foyer municipal. Il y organisait des conférences sur des sujets politiques, et approvisionnait la petite bibliothèque en livres de propagande. Le soir, il tenait des réunions avec projections de films et danses. Il s'y investissait sans répit. À vingt-deux ans, il savait qu'en restant à Asanova, il resterait toujours un paysan. De nos jours, Asanova est un village arriéré regroupant quelques huttes primitives. Hamet sentit qu'il fallait le quitter; les jeunes partaient chercher du travail en ville, et il décida d'en faire autant. Kazan, capitale tatare, centre scientifique, industriel et commercial, était à l'évidence là où il fallait se rendre. Hamet choisit de faire carrière dans l'armée et intégra l'École de cavalerie de Kazan comme simple soldat responsable des chevaux; mais trop impatient ou trop fier pour monter en grade à l'ancienneté, il quitta l'École de cavalerie au bout de deux ans, et reprit ses études à l'Académie tatare.

Farida fit sa connaissance à ce moment-là. Elle suivait les cours du Collège de formation des enseignants situé rue Grouzinskaïa, la grande artère. Lorsqu'en mai 1929 elle épousa Hamet, il lui promit qu'elle pourrait reprendre ses études dès qu'il aurait terminé son cursus. Mais à la fin de l'année, Farida tomba enceinte et, l'été suivant, ils durent quitter Kazan pour toujours. C'était comme si l'espérance qu'ils avaient mise dans la ville avait échoué. Après l'arrestation en 1928 du sultan Galiev, éminent partisan du communisme musulman nommé par Staline, un certain nombre d'autres leaders de la République, professeurs, écrivains, intellectuels, furent persécutés. L'autonomie tatare était menacée. Anticipant la suite des événements, Hamet décida de ramener sa jeune femme au village. Staline venait d'annoncer un changement radical de l'agriculture paysanne individuelle en agriculture collectiviste. Hamet vit dans ce changement l'opportunité d'une promotion et se porta volontaire comme ouvrier confirmé dans le kolkhoze Kamarzan, la ferme d'État d'Asanova.

Comme Robert Conquest l'a écrit dans *Moissons sanglantes*, il est impossible de séparer collectivisation et politique de terreur, la «dékoulakisation», que l'on mit en place simultanément. Ceux qui sous la NPE avaient travaillé dur pour parvenir à acheter un cheval ou une vache, étaient à présent traités de «koulaks», une classe ennemie

que Staline voulut éliminer. (63 % de ces familles paysannes furent assassinées, emprisonnées ou déportées.) Dans le pauvre village d'Asanova, il n'y eut aucune arrestation. On connaissait pourtant, dans la forêt de Bayor, un riche propriétaire («le dernier capitaliste» d'après Hanza Usman Oula, quatre-vingt-cinq ans) qui avait pu engager des ouvriers, puis avait soudainement disparu. Oula, «fils de Staline» comme il se nommait lui-même, se souvient du jour où Hamet est revenu et comment il s'est efforcé de rallier les habitants aux avantages de la collectivisation. C'est avec horreur que les paysans se résignèrent à céder leur terre, leur bétail et leur matériel à l'État. Ils ne purent s'y opposer que par la violence, et à travers le pays eurent lieu des centaines d'assassinats et d'actions terroristes. Beaucoup de paysans préférèrent détruire leur bétail et leur récolte plutôt que d'intégrer le kolkhoze. Bien qu'il y eût peu de membres du Parti parmi les habitants d'Asanova, Hamet et deux de ses amis, véritables «prédicateurs», ne rencontrèrent aucune opposition sérieuse. «On l'aimait bien, raconte Oula, il était intelligent et il savait parler aux gens.»

À l'automne 1930, Farida fut de nouveau enceinte. Ses études étaient sacrifiées, avant même d'avoir commencé. Hamet, lui, décida de continuer. Après avoir travaillé pendant dix-huit mois dans un bureau d'assurances régionales pour gagner de quoi nourrir sa famille, il s'inscrivit à la plus grande école communiste de kolkhoze de la ville d'Oufa située à soixante kilomètres environ, afin d'y suivre une formation à l'agriculture sur trois ans et, pourquoi pas, d'avoir la responsabilité de son groupe. Comme le travail d'Hamet le retenait souvent dans les villages environnants, Farida devait se débrouiller seule avec ses enfants. Hamet était absent le jour terrible où Lilia, bébé nouveau-né, fut frappée d'une méningite qui la rendit sourde. Farida n'avait pu l'emmener à temps chez le médecin. «C'était en mars ou avril et les routes étaient embourbées. Comment aurait-elle pu parcourir à pied les dix kilomètres qui séparaient Asanova de Kouchnarenkova avec ses deux petites filles? remarque Alfia, la fille de Lilia. Elle me dit que c'était la faute d'Hamet. Elle ne lui a jamais pardonné.» Hamet a toujours été particulièrement tendre avec Lilia, sa préférée, qu'il ne punissait jamais, comme s'il se sentait coupable. C'était un brave homme qui aimait sa femme et ses enfants, mais sa famille n'était jamais sa priorité. Il voulait réussir et s'investissait de plus en plus dans la politique

locale. De 1935 à 1937, il fut instructeur politique dans une cellule du Parti de la région de Nourimanovski.

Au cours des deux années qui suivirent, la terreur s'intensifia. Le pays connut une répression massive, des arrestations et des assassinats d'écrivains et d'intellectuels connus. Staline et le NKVD¹ s'attaquèrent aux meilleurs cadres de l'Armée rouge, éliminant de loyaux officiers par dizaines de milliers. Hamet bénéficia de ces pertes énormes. La décimation du haut commandement militaire lui permit de faire partie de la seconde vague de recrues ayant la formation militaire requise pour servir comme «*politrouk*», agents de la Politique d'opinion. On les recruta par bataillons entiers pour instiller l'orthodoxie idéologique dans l'esprit des hommes. En tant que communiste dévoué, travailleur compétent et chef extrêmement populaire, Hamet se révéla idéal pour la fonction. Il pouvait même se référer à l'éducation religieuse qu'il avait reçue. «Nous étions comme des prêcheurs, explique un ancien instructeur politique, les objectifs étaient les mêmes : vous deviez communiquer, inspirer, prendre soin du moral des gens.» Hamet commença par travailler dans une unité d'artillerie. Peu après, promu *politrouk* confirmé, il fut envoyé à la frontière entre l'URSS et la Mandchourie. Très affectée par les purges, l'Armée spéciale d'Extrême-Orient devait augmenter ses effectifs pour faire face à la récente détérioration des relations entre la Russie et le Japon.

La plupart des nouveaux goulags étaient situés dans l'Extrême-Orient soviétique. C'était là qu'on déportait les «ennemis du peuple» entassés par centaines dans les infâmes wagons de prisonniers Stolypine², en partance pour Vladivostok. Sur cette ligne de chemin de fer qui vit la naissance de Rudolf se trouvait la voiture 7, celle des femmes aux crânes rasés, frappées de dysenterie, de scorbut, de malnutrition, qui ne recevaient qu'une tasse d'eau par jour. Parmi elles, Evguénia Guinzbourg qui témoignera dans son livre bouleversant, *Le Vertige*. Encadrées par des gardes brutaux, elles furent acheminées en rang par cinq, vers un camp de déportées, tandis que Farida, les dames d'Oufa et leurs enfants poursuivaient leur voyage jusqu'à Razdolnoïe, petite ville près de la frontière chinoise, où un groupe de soldats joyeux, leurs maris et leurs pères, les attendaient sur le quai.

1. Police politique de l'URSS. (Ndt)

2. Du nom du réformateur agraire Piotr Stolypine. (Ndt)

Non loin de la gare, au bout d'une grande rue, se trouvait un cantonnement militaire où les Noureev furent logés. Avec plusieurs autres familles, ils partagèrent un bâtiment de plain-pied qu'on appelait « Sous les toits de Paris » d'après le film et la chanson éponyme, sans qu'on sût pourquoi. Les enfants adoraient Razdolnoïe : il y avait un parc dans lequel ils étaient autorisés à dormir dans des hamacs lorsque les nuits étaient trop chaudes. Il y avait aussi un cinéma en plein air et l'Armée organisait des activités spécialement pour eux. Plusieurs familles possédaient des phonographes portables que l'on appelait « pettiphones » et lorsqu'en été les fenêtres étaient grandes ouvertes, on entendait les derniers airs à la mode partout dans le camp. C'est probablement la première musique que le bébé Rudik entendit. C'était une existence protégée et confortable, à l'abri de ce qu'il se passait aux alentours. « Si un musicien ou un chanteur avait été arrêté, nous avions l'ordre de ne plus écouter ses disques. » Cet été-là à Vladivostok, où Farida emmena un jour ses filles faire des achats pour leurs poupées, le grand poète Ossip Mandelstam, à moitié fou, mourait de faim dans un camp de transit.

Entre la Russie et le Japon, les hostilités venaient de commencer. En juillet, Hamet quitta sa famille pour deux mois, afin de rejoindre son bataillon qui défendait une colline surplombant le lac Kazan. La déroute des Japonais fut opérée par le maréchal Vassili Blücher, commandant en chef du front extrême-oriental. Pour une raison inconnue, il fut arrêté et aussitôt passé par les armes sur l'ordre de Staline¹. C'était une époque redoutable. Comme Hamet devait rester une année de plus avec son bataillon, il consacra une grande partie de son temps à chercher comment obtenir sa mutation. « Il voulait que la famille se rende à Moscou à cause de Lilia. »

À Razdolnoïe, il y avait un jardin d'enfants où Lilia jouait avec les autres enfants et communiquait avec eux grâce à un genre de langue des signes. Dans la région, aucune école n'acceptait les enfants handicapés : l'unique institution pour sourds se trouvait à Moscou. Plus tard, Farida confia à Rudolf qu'elle avait toujours rêvé d'éduquer ses enfants dans la capitale. « Elle désirait pour nous les meilleures écoles afin que nous puissions éventuellement aller à l'université », aussi fut-elle transportée de joie lorsque le transfert d'Hamet fut accepté. « Ma mère voulait que nous ayons une instruction russe.

1. Il fut réhabilité en 1956. (NDT)

Elle défendit même à mon père de nous parler en tatar. C'est ainsi que nous parlions exclusivement le russe alors que nous étions tatars par nos ascendances paternelle et maternelle.»

En août 1939, la famille se mit en route. Hamet les accompagna pour ce long voyage à travers les monts de l'Oural, en direction de Moscou. Il fut immédiatement incorporé à l'École d'artillerie de la rue Horoshevskoïe en qualité de *politrouk* et sa famille s'installa dans une petite pièce au second étage face à l'école. Durant les deux années qui suivirent – la période la plus stable dans la petite enfance de Rudolf –, le bébé fut bercé par le bruit des trains roulant sur la voie qui longeait la clôture derrière leur bâtiment. Hamet travaillant à proximité de son domicile, les soldats firent bientôt partie de la famille : ils jouèrent avec les enfants et cachèrent parfois les petites filles sous leurs longs manteaux pour les emmener au cinéma. Mais ce bon temps ne dura pas. En juin 1941, lorsque Hitler envahit la Russie, Hamet fut envoyé sur le front Ouest et les familles reçurent l'ordre d'évacuer la ville immédiatement. Sa division fut appelée en renfort pour l'une des plus glorieuses contre-attaques de l'Histoire : la défense de Moscou, pour laquelle, malgré son peu d'expérience militaire, Hamet fut décoré pour acte de bravoure.

Contrainte de quitter Moscou en n'emportant que l'essentiel, Farida réussit tout de même à caser leur samovar dans une bassine faisant office de malle. Elle fut cantonnée avec ses enfants dans le village de Chouchi, au pied des monts de l'Oural, où on leur attribua un logement des plus rudimentaires, partageant la pièce unique d'une isba primitive avec un vieux couple russe, encore attaché à ses pratiques orthodoxes. Dans ses plus anciens souvenirs, Rudolf se rappelait avoir été réveillé doucement à l'aube par le vieil homme et sa femme qui l'invitaient à s'agenouiller devant l'icône de la Vierge, toujours éclairée par une lampe à huile.

Ils me donnaient des patates quand je priais avec eux, de bonnes patates gelées¹. Ma pauvre maman souffrait de me voir ainsi. Élevée en musulmane, elle devait supporter de voir son fils prier devant une icône pour avoir quelque chose à manger.

1. Il s'agit en réalité de pommes de terre, les patates étant inconnues sous ces latitudes. Elles étaient gelées parce que conservées dans un endroit non chauffé. Une réaction chimique due au froid leur donnait un goût sucré. (*NdT*)